

## De la Neuve au Marchairuz

Le Marchairuz, un site connu et très fréquenté, en hiver aussi bien qu'en été, depuis que les skis l'ont sorti de l'état d'isolement presque complet auquel il était condamné autrefois pendant la période des frimas. La Neuve l'est beaucoup moins. C'est un pâturage assez boisé qui du côté de la plaine — « à lac », comme on dirait à La Côte — culmine à 1500 mètres sous la forme d'un plateau peu incliné de la marge duquel on jouit d'une vue étendue sur le Léman et les Alpes. Cette Neuve, la commune de Longirod en fit l'acquisition en 1802 de M. Guiguer de Prangins, pour le prix de 16,700 francs et, pour en payer l'achat, elle mit en vente aux enchères publiques 50 poses de terre faisant partie des biens communaux (Badel-Grau, Longirod et ses environs).

Autrefois on écrivait Neuvaz ou Nuvaz. Aujourd'hui, Neuve prévaut, mais ce terme n'a rien de commun avec neuve féminin de neuf. On connaît d'autres Neuvaz : au Val Ferret, en Valais ; en France, région des Rousses. J'ignore la signification du mot, qui doit certainement en avoir une.

La traversée de la Neuve au Marchairuz est un jeu, une promenade de tout repos pour qui l'entreprend le long du versant occidental de la chaîne. Elle exige une forte heure. Il s'agit d'une succession de combes bellement gazonnées, encadrées de noires sapinières. Mais sur le versant opposé, si l'on se maintient à une altitude de 1400 à 1500 mètres, les lieux se présentent sous un aspect moins aisé ; ce sont bien ce que l'on appelle chez nous des « mauvais lieux ». Et comme tels, ils exercent un attrait particulier sur les personnes qui ne redoutent pas les inconvénients de la marche en terrain accidenté et affectionnent ces localités dépourvues de monotonie où le paysage change à chaque pas et où tant d'observations s'imposent sur le relief du sol, les arbres, les plantes, etc.

Les lieux voisins du Crêt de la Neuve sont quelconques : des gazons, des boqueteaux comme on en voit un peu partout dans le Jura. Mais en avançant du côté de bise, les choses ne tardent pas à changer ; des creux moussus, de vastes dépressions circulaires bordées de petits escarpements de sapins tortus, interrompent la régularité de la pente. Et puis, sur lequel des deux versants de la montagne se trouve-t-on ? sur celui de la plaine ou sur celui de La Vallée ? Des gens aisément désorientables tomberaient vite dans l'hésitation et le brouillard aidant, la perte serait là ; car dans cette région étalée à la façon d'une table, aucun repère, si ce n'est le soleil quand il « claire », ne permet de s'orienter. Mais voici un profond ravin aux parois à pic ; les grands sapins qui l'encadrent lui donnent un aspect sinistre. Le mieux est de le contourner par le haut pour atteindre le bord opposé. Il n'est pas le seul ; d'autres de moindre envergure lui succèdent. On frémit en pensant à la situation de l'infortuné surpris par la nuit dans ces lieux damnés. Une seule chose lui reste à faire : se gîter quelque part au pied d'un arbre et... attendre le jour. Je connais des gens à qui telle aventure est arrivée, non pas là, mais ailleurs en des lieux tout semblables. De

ces « mauvais lieux », lapiaz de toutes formes et dimensions, notre Jura combier et ses environs en sont particulièrement comblés. On dirait, que prise d'une sorte de frénésie, la Nature s'est plu à prendre la figure la plus hérissée, la plus rébarbative qu'il lui ait été possible d'imaginer. Ailleurs, plus au nord, dans le Jura neuchâtelois, de tels « mauvais lieux » sont beaucoup plus rares, à ma connaissance du moins ; mais les cluses, les escarpements les remplacent.

Mais dans la sombre forêt qui recouvre la pente, une nervure rocheuse émerge du sol, s'allonge, s'élève et bientôt se dresse sous la forme d'une falaise imposante, haute de plusieurs mètres et faite d'une roche d'une extrême compacité. Sa base, cependant, a mal résisté à l'érosion atmosphérique ; peu à peu, elle s'est creusée pour donner naissance à des excavations d'une belle dimension. Aussi, par un jour de beau temps, on souhaiterait qu'une averse survint afin de profiter de l'abri qu'elles offrent. Nous sommes aux *Voûtes de l'Aragne*, ainsi nommées par un grand connaisseur de la région qui volontiers y conduisit ses amis pour leur faire admirer le pittoresque et la sauvagerie du site. Sauvage il l'est, certes, mais dans la saison propice, gracieusement embelli par une abondante floraison d'anémones des Alpes et des cytises chargés de grappes d'or. L'Aragne, c'est la zone inférieure, une combe pâturable, qui devait faire partie autrefois d'une « montagne » de ce nom, depuis longtemps envahie par la forêt après suppression du parcours. Aragne (en 1633 : Ayragne) ne doit rien avoir de commun avec araignée (aragne en patois).

En continuant à bise, donc vers le nord-est, vous arrivez à coup sûr dans une dépression de la chaîne où se trouve une *doi* — réservoir — alimentée par l'eau d'une source qu'une canalisation conduit au chalet du Pré de Rolle. C'est la fontaine à Valier. Personne, chez nous, n'a entendu parler de ce Valier qui a donné son nom à la source. Valier, c'est un nom de La Côte, pas de La Vallée. Les communes d'Aubonne, de Rolle, de St-Livres, comptent des Valier parmi leurs bourgeois et dans divers actes du milieu du 17<sup>e</sup> siècle, intéressant soit la commune d'Aubonne, soit celle de Longirod, il est question d'un Pierre Valier bourgeois et curial d'Aubonne.

Jadis, la fontaine à Valier coulait sur place et alimentait une petite auge et son eau fraîche collabora certainement à la dégustation de maintes absinthes. Il est assez curieux de constater la présence d'une source à peu de mètres au-dessous de la crête de la montagne. D'où vient l'eau ? Quelque sourcier à l'esprit imaginaire nous dirait peut-être qu'elle s'échappe d'une de ces nombreuses rivières souterraines qui viennent du Mont-Blanc et alimentent les sources du Jura (?).

En divers endroits, la région qui nous occupe s'habille de cytises en grand nombre, qui en la saison propice se couvrent de fleurs du plus bel or. Et ce tableau des cytises fleuries, que l'on peut admirer du pâturage sous-jacent traversé par la route du Marchairuz, est une des gloires du Jura, qui n'a qu'un

temps hélas ! car déflouris, les cytises ne se distinguent plus de la forêt dont ils font partie.

Dans cette traversée de la Neuve au Marchairuz, vous serez constamment sous bois, dominé par une imposante voûte forestière, aussi, en fait de vue, il n'y a pas grand'chose à attendre. Pourtant, il existe quelques petites clairières, dont l'une dite le *Roc à la Chèvre*, hautement perchée, domine toute une vaste et belle contrée. Impossible de vous la situer exactement, perdue qu'elle est dans l'immensité de la sylve et c'est souvent par hasard qu'on l'atteint, à moins d'être en état d'intime familiarité avec les lieux, ce qui est le lot presque exclusif des forestiers et des bûcherons.

Quand on voyage sous bois, à l'aventure, sans but défini, il est toujours agréable de découvrir un site plaisant comme le Roc à la Chèvre, de s'y arrêter, de l'inspecter dans tous ses détails et de s'imprégner de la poésie qui s'en dégage.

On peut aussi se donner comme tâche, d'atteindre un point déterminé qui vous paraît mériter quelque attention, en prenant pour auxiliaires la carte et la boussole. La besogne est souvent malaisée, surtout si le but visé se trouve en plein bois, hors des chemins, mais elle est passionnante. Un autre exercice auquel on peut s'adonner dans une zone boisée, un jour sans soleil, consiste à partir d'un point donné, puis à marcher dans une direction choisie, celle du nord par exemple et, au bout d'une heure, vérifier avec la boussole si l'on s'en est écarté ou pas. Très rares sont ceux qui ne dévient pas à gauche ou à droite d'un angle de plusieurs dizaines de degrés.

Du Roc à la Chèvre en vous dirigeant toujours selon l'axe de la chaîne, vous serez tantôt au Marchairuz ou bien si vous descendez droit en bas, vous tomberez sur le Pré d'Aubonne, d'où si vous appartenez au pays des pegans — ainsi dit-on chez nous — vous ferez bien de prendre le sentier de la citerne du Couloir — où la population d'Aubonne fête périodiquement la mi-été — lequel vous amènera à la Roche d'Aubonne, un site charmant d'où l'œil embrasse un vaste secteur du pays vaudois, du Léman, des Alpes.

Un beau pays que le Jura pour ceux qui veulent et savent voir. Et la forêt, toute sombre et mystérieuse qu'elle soit, est un des éléments essentiels de sa beauté. Plus on la parcourt, plus on l'aime ; plus l'on savoure le charme, la poésie intime qui en émanent. La forêt ! N'incarne-t-elle pas la pérennité, la toute-puissance de la Nature qui sans se lasser crée des êtres de force et de beauté et... qui vivent en paix, ce que, hélas ! les sociétés humaines pratiquent de moins en moins.

SAM. AUBERT.

## **De la Neuve « au vent »**

Le territoire « à bise » de la Neuve, j'en ai parlé dans l'article « De la Neuve au Marchairuz », paru en 1938. Voyons un peu le pays que l'on trouve au vent de ce très modeste sommet. Des combes, des bois, des « mauvais lieux », direz-vous ! N'est-ce pas partout la même chose ? Oui, quand on considère l'ensemble, mais dès que l'on observe les lieux en détail, on se rend compte de leur diversité ; on note les traits propres à tel site, la physionomie de tel autre, aussi tout le long de l'excursion, nul ennui ne vous étireint.

A partir du Crêt de la Neuve, la chaîne s'abaisse et si vous prenez un peu à gauche, vous rencontrerez tantôt des lieux escarpés, peu commodes, mais qui vous amèneront dans une de ces jolies combes émaillées au printemps d'une gracieuse floraison de gentianes azurées, qui débouchent sur le plan des Echadez. Une bien jolie montagne, ces Echadez, d'où l'artillerie tire parfois contre le Mont Sallaz, par dessus la orète.

L'idée vous prend-elle de descendre sur le plateau vaudois ? Une route s'offre qui vous conduira en peu de temps à travers le pâturage et la forêt aux majestueuses frondaisons, à Marchissy, le beau village du pied du Jura, célèbre par son gigantesque et vénérable tilleul. Vous passerez au lieu dit « les Tornets », terme qui, sauf erreur, doit signifier les petits fours, à charbon, car jadis un peu partout dans le Jura, les forêts ont été réduites en charbon, pour l'alimentation d'industries primitives diverses. Le site est déboisé, mais peuplé par de nombreux pieds de belladone, la plante vénéneuse que chacun, les enfants surtout, devraient connaître.

Dans son histoire de Longirod, Badel-Grau parle d'une grotte assez profonde située sur les Echadez et qui s'appelle : grotte à Mahomet. A vrai dire, elle ne se trouve pas sur les Echadez même, mais sur une petite montagne située au-dessus : la Perroude de Marchissy. Il serait curieux de connaître l'origine de cette dénomination de grotte à Mahomet. En bien des endroits dans le Jura, des noms volontiers étrangers désignent des sites qui, eux, n'ont rien d'extraordinaire. Un fait banal ou une aventure quelconque survenue à quelqu'un en est souvent la cause.

Cette Perroude de Marchissy, une combe isolée entre deux murs de sapins, d'où l'on ne distingue rien du reste du monde, hormis la course des nuages au-

dessus d'un étroit horizon. Un coin où bien des agités de ce monde, troublés par d'une espèce ou d'une autre, retrouveraient peut-être le calme qui leur manque après un séjour de quelque durée. Le chalet leur offrirait son primitif confort, la citerne son eau du ciel et au printemps, ils pourraient se livrer à la chasse aux morilles qui, dit-on, y sont abondantes, ainsi qu'aux Echadez tout voisins.

Mais il est une autre Perroude, celle de Le Vaud. Vous l'atteindrez tout naturellement en continuant votre course « au vent ». Là, l'horizon s'élargit ; on y voit plus clair et le regard franchit l'espace pour s'arrêter contre les escarpements du Mont Sallaz et du Mont Pelé, constellés en la saison propice, d'œillets roses au parfum subtil.

Le Mont Sallaz vous attire-t-il ? Oui ! eh bien, mettez le cap dans sa direction. D'abord il faudra descendre une côte boisée assez raide, ce qui vous amènera à la Bassine, le grand, le beau pâturage de la commune de Bassins. Et de là jusqu'au pied des escarpements, ce sera la forêt, la forêt silencieuse, au sol moussu, sillonné de laisines. L'escarpement, vous le gravirez sans trop de difficultés, en choisissant votre voie, car, par places, des dalles y étalent leurs surfaces lisses et inaccessibles. A moins que vous ne préférerez utiliser un ravin boisé, mais caillouteux qui s'insinue entre le Mont Sallaz et son voisin le Mont Pelé.

Au vent de la Perroude de Le Vaud, une échine se dresse ; c'est la montagne du Planey (de plane, érable) qui forme la fin de la chaîne Mont Tendre - Marchairuz - Neuve. De ce Planey — 1367 mètres — on jouit d'une vue grandiose sur les Alpes et le pays circumvoisin immédiat, fait de forêts à la figure sévère, au milieu desquelles s'étalent, comme des oasis en plein désert, de frais pâturages. Le charme de ce tableau, vous l'apprécierez davantage encore, d'un peu plus bas, de la marge d'une plateforme rocheuse, d'où le regard plonge littéralement sur le pâturage sous-jacent, le Crot. De ce Crot, il n'y aurait rien à dire, s'il ne possédait sur le haut du plan, un sapin d'une taille vraiment exceptionnelle : 6 m. de circonférence, soit 1 m. 90 de diamètre. Vous voyez ça ! Et l'arbre est magnifique de vigueur et de santé. Sa ramification est normale et n'a rien du sapin candélabre. Seule la cime a été brisée par le vent ou la neige.

Le sapin du Crot est toutefois dépassé dans ses dimensions par les célèbres «gogants» de la Borsattaz près de St-Cergues qui atteignent respectivement 7 m. 15 et 6 m. 45 de circonférence, et qui figurent en tête de l'ouvrage «Les beaux arbres du canton de Vaud», publié par la Société vaudoise des forestiers. Devant des arbres de cette taille, on reste stupéfait, saisi d'admiration, tant ils incarnent la toute puissance de la Nature et surtout la résistance, car les braves, en ont-ils essuyé des rafales, des orages ? Pendant des siècles, les forces liguées de l'adversité les ont assaillis et pourtant, ils ont résisté. Toutefois, aucun être vivant n'est éternel ; pour tous la vie a un terme et pour les grands sapins du Crot et de la Borsattaz, la mort viendra un jour, lente ou subite. En attendant, admirons ces géants, fruits de notre bonne terre jurassienne.

A partir du Crot, où aller ? La route qui traverse la montagne vous mènera à Bassins ; mais les routes, même en montagne, manquent de charme et je leur préfère de beaucoup la marche au hasard à travers bois et pâturages, même dépourvus du plus infime sentier. C'est souvent long et malaisé, mais la diversité des paysages parcourus compense ces légers inconvénients.

Si donc vous poursuivez votre chemin vers le sud-ouest, peut-être tomberez-vous sur la Combe au Roc, la plus jolie montagne du Jura de Nyon. Ne serait-il pas plus juste d'écrire Roch et non pas Roc, du nom d'un ancien propriétaire ou amodiataire qui se serait appelé Roch ? Simple supposition de ma part basée sur le fait qu'à La Vallée, nous avons le Chalet à Roch et non pas à rocs, malgré tous les rocs qui hérissent son relief. En fait de rocs à la Combe au Roc, il n'y a qu'un modeste escarpement boisé qui flanque une combe à l'entrée de laquelle se trouve un chalet.

Aux abords de celui-ci, une fontaine rustique à l'eau cristalline ; puis de beaux grands arbres, des érables à la puissante ramure. En avant, un «plan», de la meilleure qualité herbagère. Rien de sublime, de grandiose dans le paysage ; rien qui rappelle les lignes heurtées, les arêtes déchirées, les champs de neige, les flux glaciaires des Alpes, mais le site le plus amène, le plus reposant que l'on puisse imaginer dans notre Jura. A la Combe au Roc, on ne se contente pas d'y avoir été une fois, pour voir, on y retourne.

Et voilà ! Bien des gens vous diront : le Jura, une chaîne monotone, sillonnée de combes encore plus monotones ; pas la peine d'y aller user ses semelles et de s'ennuyer à le parcourir. Ah mais ! ce n'est pas précisément ça ! Les combes ? Vous découvrez cette combe-ci, habillée du vert le plus frais, encadrée de sapins à l'allure majestueuse ; au milieu un puits avec son rustique aménagement. Et tout ce paysage, baigné d'une lumière discrète ; aussi vous écrierez-vous avec conviction : un coin délicieux, charmant. A celle-là, une autre succèdera, non moins attirante, ou bien un sommet d'où vous contemplerez le beau pays cher à tous les cœurs suisses. Aussi après quelques heures d'excursion à travers ce Jura, vous conclurez sûrement : le Jura, il est nécessaire à la Suisse ; après les Alpes aux aspects heurtés, aux paysages formidables, il fallait au pays une chaîne aux lignes plus douces, plus paisibles et la Nature l'a réalisée en édifiant ce Jura, terre forestière par excellence, solidement appuyée sur ses bases, mais sans cesse fouettée par les souffles de l'ouest, à laquelle malgré la rudesse de son climat, ses enfants sont tendrement attachés et que la plupart n'abandonnent que par force majeure. En Suisse, le Jura, c'est chez nous, disent-ils.

Sam. AUBERT.

Dimanche 29 Septembre 1940

## A LA VALLÉE DE JOUX

## De la Neuve à Marchissy

A M. François Golay-Piguet,  
au Brassus.

La Neuve ! Vous devez penser, lecteurs, que ce nom revient souvent sous ma plume, puisque dans des articles antérieurs, je vous ai parlé de la « Neuve au Marchairuz », puis de la « Neuve au vent ». Mais c'est que cette Neuve, c'est un point d'où l'on rayonne dans diverses directions. Si l'on dirige ses pas vers le bas, on aboutit à Saint-George ou à Longirod ; pour cette fois, descendons un peu plus au vent, soit vers Marchissy.

Mais avant de nous mettre en route, permettez-moi de vous conter une petite histoire. Dans le voisinage de la Neuve, on découvre une cabane habilement dissimulée, habitée jusqu'à ces dernières semaines par un groupe de soldats et portant comme enseigne. « A la villa du singe qui saute ». Vous savez ce qu'en langage militaire, on appelle le singe : ce sont les conserves de viandes. Or, un beau jour, un des occupants mit une boîte de singe sur le feu sans l'ouvrir. Comme de juste, elle fit explosion, sauta sans causer de dommages.

Sur le seuil de cette « villa », il s'est passé un fait digne d'intéresser les naturalistes. Un jour, un des habitants se distrait, lui et ses camarades, en jouant de l'accordéon. Or, au bout d'un moment, qu'est-ce que l'on aperçoit : une martre descendant d'un sapin et venant se placer sur un tronc à deux ou trois mètres du musicien où elle demeura dix bonnes minutes à écouter la mélodie. Le fait est absolument authentique.

Maintenant, descendons vers la plaine en passant par les Echadez ou Echadets ou Echadels, dont je vous ai déjà entretenu, ainsi que de la grotte à Mahomet existant dans le voisinage. Un bon chemin part du chalet et descend vers le bon pays. Après quelques centaines de mètres, il tourne à droite et en ce point une plate-forme s'étale, dominant un escarpement connu sous le nom de Roche du Caud et d'où l'on jouit d'un coup d'œil de prime beauté sur le plateau qui s'étend au-dessus de la région de La Côte.

Un banc invite à s'asseoir ; mais il y a mieux ! Depuis peu, on a édifié là un abri rustique ouvert sur le devant. Mais pourquoi faut-il que tant de passants y aient gravé leurs initiales ou inscrit leurs noms ? Une telle manière d'agir est tout simplement stupide et l'on ne peut que déplorer qu'elle soit encore si vivace chez les gens qui vont à la montagne. Sous ce rapport, leur éducation est encore à faire. Par contre, les invitations faites aux touristes ayant campé quelque part de ne laisser sur le sol aucune trace de leur stationnement, donnent peu à peu de bons résultats, car on voit moins que jadis des reliquats des repas champêtres. Cependant, tout n'est pas encore parfait dans ce domaine.

Plus bas, on passe aux Prés de Joux,

un joli pâturage orienté au levant avec un chalet solidement campé sur une éminence, d'où grâce à une éclaircie forestière, une large étendue du plateau s'étale devant les yeux. Ces prés de Joux, on ne doit pas les confondre avec le Pré de Joux, le grand alpage, propriété de Mont-la-Ville, jouxtant à bise le site de Mollendruz. Comme on le sait, Joux signifie forêt et puisque jadis le Jura était entièrement couvert de forêts, de Joux noires, ainsi que les anciens documents les désignent, on comprend que des nombreux endroits tirent leur nom de ce vieux mot Joux. A La Vallée et probablement aussi ailleurs, les voituriers emploient le terme dedzorer (du patois dedzora) pour désigner l'opération qui consiste à sortir les bois de la Joux, pour les amener à port de char ou de camion.

A partir des Prés de Joux, le chemin des Echavez devient une grande route assez déclive qui se permet néanmoins d'amples lacets. Suivre de telles routes en montagne, c'est presque une pénitence, aussi recherche-t-on les « droits », les raccourcis sous bois qui suivent la pente directement du haut en bas. Aucun écriteau ne les signale, mais avec un peu de flair et d'attention, on les découvre aisément et des Prés de Joux, on arrive tantôt à la Grillettaz, tout en admirant la sylvie grandiose qui habille les pentes du pied du Jura, de ses sapins, de ses épicéas, de ses hêtres élevant vers le ciel leurs majestueuses frondaisons.

La Grillettaz (prononcez Grillette, comme tous ces mots en az) ! Un coin charmant ; une combe ou plutôt un étroit plateau ceinturé d'arbres, couvert d'un gazon richement fleuri, avec au centre un rustique chalet qui a peut-être été jadis une habitation et le pâturage qui l'entoure un « fenage », soit une étendue de prés fauchés.

De la Grillettaz, toujours en empruntant les « droits » à travers la forêt, on atteint le bas du bois et Marchissy, qui a cet avantage d'être situé à proximité immédiate de la lisière.

Un bon village que ce Marchissy, solidement bâti dans un site plaisant, fait de prairies fourragères, de champs de blé, de vergers. Ses maisons ! De robustes ha-

bitations paysannes ; contre la porte de grange de maintes d'entre elles, on observe de très nombreuses « primes », preuve qu'à Marchissy on s'y connaît en fait d'élevage. Mais le charme du village lui vient essentiellement du tilleul gigantesque qui dresse sa puissante silhouette au pied de l'église. Ce géant mesure 20 mètres de haut et 10,50 m. de circonférence. C'est très probablement l'arbre de la Suisse dont le fût à hauteur de poitrine est le plus gros. Ainsi s'exprime à son sujet l'ouvrage « Les beaux arbres du canton de Vaud ». Il est encore en pleine vigueur, admirablement feuillé, bien que plusieurs de ses branches aient été cassées par le vent et que le tronc soit creux. Les gens de Marchissy sont fiers de leur beau tilleul ; ils l'ont fait figurer dans les armoiries de la commune qui portent : « d'argent à la barre de sinople chargé d'une fleur de tilleul ».

Aucun écrit, aucune tradition ne renseigne sur l'âge de cet arbre que l'on trouve cependant déjà mentionné sur un plan communal en 1723. Il est sans doute très vieux, mais on peut être certain qu'on ne l'abattra qu'à la toute dernière extrémité.

Des arbres de cette sorte sont sacrés et quand on traverse les beaux villages de la campagne vaudoise, de ces grands arbres, tilleuls, chênes, noyers, etc., on en peut observer beaucoup, auxquels la population est attachée et qui communiquent au site une bonne partie de sa beauté. Et rien n'est plus morne, plus triste qu'un village sans arbres. A la montagne où le soleil n'est jamais de trop, on doit se garder de planter des arbres au midi d'une habitation, car devenus grands, ils pourront porter préjudice à la santé des occupants. On se verra alors dans la nécessité de les abattre, opération à laquelle les gens aimant les beaux arbres ne se résignent pas sans un serrement de cœur.

L'église de Marchissy jouxte le tilleul ou presque et l'on n'observe pas l'un sans l'autre. Bien campée sur un tertre, elle est tout simple, toute menue avec son clocher pointu et en la regardant, on éprouve le sentiment que son architecture rustique s'adapte avec bonheur au cadre ambiant, qui n'a rien de heurté, et où les cubes de ciment si prisés ailleurs feraient scandale.

Ce n'est pas tout que d'arriver à Marchissy, il faut, comme disait l'autre, se « retourner », regagner la Haute-Combe et vu la remontée, le retour est plus long que l'aller. Au-dessus du village, un bon chemin s'offre, bordé d'une haie d'épines, de noisetiers, de troènes, refuge idéal pour les petits oiseaux, auxiliaires précieux de l'agriculteur. Il conduit à la maison foraine Les Salles. Si l'on n'a rien à y faire, on monte directement dans la forêt ; voilà un sentier ; on l'emprunte ; il se perd ; on en découvre un autre et toujours en montant, on arrive à la Goncerue, cette belle maison forestière située dans un cadre de rustique et paisible poésie.

De la Goncerue, autrefois propriété d'une famille Goncerut, on rentre dans ses foyers par la voie bien connue de la Reguelaz, des Frassés, de l'Hautpendant, du Marchairuz. Reguelaz, encore le nom d'une montagne qui dérive de celui d'une famille Reguex, bourgeoise de Luins avant 1686.

Eh quoi ! direz-vous, lecteurs, ceux qui se promènent sans cesse dans des lieux aux paysages identiques, ne ressentent-ils pas de l'ennui à circuler à travers les mêmes pâturages, les mêmes bois, à fouler les mêmes sentiers ? Eh ! non. Quand vous avez lu un livre captivant, n'éprouvez-vous pas le besoin de le relire ; quand vous avez entendu de la musique qui vous a charmé, n'êtes-vous pas saisis par un désir impérieux de l'entendre à nouveau ? Il en va de même pour ceux qui depuis longtemps ont voué leur affection à la montagne. Accéder aux mêmes sites, parcourir les mêmes lieux, fouler les mêmes gazons, admirer les mêmes fleurs, les mêmes grands arbres, pour ces gens-là, le plaisir et l'intérêt sont toujours les mêmes et dans leurs excursions à travers monts et vaux, jamais l'ennui du « déjà vu » ne les effleure. C'est qu'ils aiment passionnément leur partie locale, qu'ils s'appliquent à la connaître dans toutes ses parties et que les pas qu'ils font à cette intention ne seront jamais trop nombreux.

Sam. AUBERT.